

PROBITOPHOBIE Crainte de la probité

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

La **probité** désigne une **honnêteté rigoureuse**, une **droiture morale** et le respect scrupuleux des principes de justice et d'intégrité. Honnêteté et intégrité morale.

- **Latin** : *probitas, -atis* — honnêteté, intégrité, droiture, vertu.
- **Grec ancien** : *εὐθύτης (euthútēs)* — droiture, rectitude ; *ἀρετή (aretē)* — vertu, excellence morale.

Le terme grec ancien **le plus proche de « probité » au sens moral**, *εὐθύτης* est particulièrement pertinent.

La probité intellectuelle (*Redlichkeit*) constitue chez Nietzsche une vertu paradoxale : la plus jeune des vertus, dit-il, et la plus dangereuse, précisément parce qu'elle n'a pas encore de tradition qui la protège contre elle-même. Elle mérite qu'on en retrace la texture conceptuelle avant d'en mesurer les tensions internes.

La probité comme dépassement de la véracité morale.

Dans la troisième dissertation de la *Généalogie de la morale*, Nietzsche fait de la probité l'ultime avatar de la volonté de vérité ascétique — celle-ci, poussée jusqu'au bout, se retourne contre elle-même et contre l'idéal ascétique qui l'a engendrée. La probité n'est donc pas une simple honnêteté empirique (ne pas mentir à autrui) mais une exigence auto-réflexive : ne pas se mentir à soi-même quant aux conditions généalogiques de ses propres valeurs, y compris celle de la vérité. Elle s'oppose ainsi au *Redlichkeit* kantien, qui reste une vertu morale parmi d'autres, subordonnée à l'impératif catégorique.

Le vouloir-système comme manque de probité.

L'aphorisme du *Crépuscule des idoles* ("Je me méfie de tous les systématiques et je les évite. La volonté de système est un manque de probité") articule précisément le point évoqué précédemment : le système, en forçant la clôture, trahit une incapacité à supporter l'excès du réel sur le concept. La probité exige au contraire de laisser béantes les questions que le système referme prématurément — elle est solidaire d'une tolérance à la perplexité plutôt que d'une résolution hâtive.

Le péril de l'auto-destruction du nihilisme.

Mais cette probité porte en elle sa propre aporie : poussée jusqu'au bout, elle dissout la croyance en la vérité elle-même (puisque cette croyance est elle-même une valeur morale héritée du platonisme et du christianisme), engendrant le nihilisme européen. Nietzsche l'assume comme un risque nécessaire — "nous autres esprits libres" (*Par-delà bien et mal*,

§227) — la probité comme dernière vertu qui survit à la mort de Dieu, mais qui menace de se retourner contre le sujet qui la pratique, faute d'ancrage stable.

Écarts avec d'autres régimes de probité.

Il convient de distinguer cette probité nietzschéenne de la *sincérité* sartrienne (qui reste ancrée dans une ontologie de la liberté et de l'authenticité) et de l'*Aufrichtigkeit* husserlienne (qui vise l'adéquation descriptive du vécu, non la déconstruction généalogique des valeurs). Foucault, dans son travail sur la *parrêsia*, propose peut-être l'héritier le plus fidèle : un dire-vrai qui expose le sujet énonciateur à un risque, condition constitutive plutôt qu'accidentelle de la véracité.

Le PROBITOPHOBE

Craindre la probité suppose de préciser d'abord ce que cette crainte prend pour objet, car elle se disperse en plusieurs figures distinctes selon ce qui, en elle, menace.

La probité comme dévoilement insupportable.

Nietzsche lui-même indique la source de cette peur : la probité, poussée à son terme, révèle que les valeurs les plus hautes — vérité, bien, Dieu — n'ont pas de fondement transcendant mais procèdent d'une généalogie contingente, souvent issue du ressentiment ou de la volonté de puissance des faibles. Craindre la probité, c'est alors craindre ce dévoilement précis : non pas l'erreur logique, mais la découverte que l'édifice entier des valeurs repose sur du vide généalogique. C'est la peur du nihilisme actif que la probité elle-même engendre — Nietzsche note dans *Par-delà bien et mal* que "celui qui se regarde longtemps dans un abîme, l'abîme regarde aussi en lui" : la probité expose le sujet qui l'exerce à devenir lui-même l'objet de sa propre déconstruction.

La probité comme perte de protection communautaire.

Chez Nietzsche encore, la probité est dite dangereuse parce qu'elle isole : elle sépare l'esprit libre du troupeau, dont la survie dépend précisément des mensonges vitaux, des simplifications nécessaires à la cohésion sociale (cf. *Par-delà bien et mal*, §11, sur l'erreur comme condition de la vie). Craindre la probité revient alors à craindre une solitude métaphysique — celle de qui ne peut plus partager les fictions consolantes de la communauté. C'est une peur sociologiquement fondée autant que métaphysique : le "on" heideggérien, encore une fois, offre un abri contre cette solitude.

La parrêsia foucaldienne et le risque encouru par le sujet parlant.

Chez Foucault, le *parrêsia*ste s'expose à un danger réel — bannissement, mort, disgrâce — précisément parce que dire-vrai heurte le pouvoir en place. Craindre la probité ici n'est pas une angoisse abstraite mais une évaluation rationnelle du coût politique et social de la véracité : la peur devient alors moins pathologique que prudentielle, ce qui déplace la question — n'est-ce pas la lâcheté, plutôt que la peur elle-même, qui constitue le manquement moral condamnable ?

L'objection psychanalytique : la probité contre le principe de plaisir.

On pourrait enfin lire cette peur à travers Freud : la vérité pulsionnelle que la probité intellectuelle vise à faire émerger (les motifs réels, non avoués, de nos croyances) se heurte aux mécanismes de défense du moi. La crainte de la probité serait alors une résistance au sens freudien — non un choix délibéré mais un dispositif inconscient de protection contre une vérité insupportable au moi.

Une tension à ne pas dissoudre trop vite.

Il faut se garder de traiter cette peur comme purement irrationnelle ou lâche : si la probité nietzschéenne mène effectivement, comme on l'a noté précédemment, à l'auto-dissolution potentielle du sujet qui la pratique, alors craindre la probité pourrait relever d'un instinct de conservation aussi légitime que la pulsion de vérité elle-même. Nietzsche ne tranche jamais définitivement en faveur de la probité contre la vie — il pose au contraire, dans *Par-delà bien et mal* §1, la question de savoir si la volonté de vérité ne cache pas elle-même une volonté de ne-pas-se-laisser-tromper qui pourrait être une forme plus subtile de lâcheté métaphysique.